

sociale en Algérie

L'arme pointue, couteau ou épée, est une représentation symbolique de l'individu ayant la volonté de manifester sa masculinité combative et de conserver le droit à la vengeance. On assiste là à une culture de la violence ayant comme fondement une mise en scène, sans cesse, répétée de la virilité. Les jeunes des quartiers défavorisés, considérant leur vie entière comme une bataille, doivent prouver à tout instant qu'ils possèdent la capacité de répondre rapidement à toute offense, pour empêcher d'être perçus trop faibles. En effet, dans la culture algérienne, les garçons sont instruits, aussi bien par leur mère que leur père, dans l'idée de se battre pour défendre leur honneur. C'est là une coutume, et tout jeune Algérien fait ce que la coutume de sa communauté lui prescrit de faire. Il doit être capable de se battre, si la situation le justifie. Parce que c'est la coutume, parce que ça se fait ? Ainsi est alimenté un cycle régulier de grande violence de la vendetta primitive, de la vengeance sans fin, qui devient une obligation sacrée pour tenter de restaurer un honneur. La violence est considérée, ici, à la fois comme légitime et obligatoire pour échapper à la honte et ne pas donner l'image de son impuissance et de sa stérilité ; sous peine de perdre la face, il faut impérativement montrer sa «reïja» : étaler bruyamment sa force, voire sa férocité.

Violence et vision du monde

Dans cette vision du monde et du social, régie par l'honneur et la vengeance, et dont nous avons peine à comprendre l'exacte signification, la vie de nos jeunes semble avoir été contaminée par une forme de «violence guerrière» léguée, en héritage, par leurs aînés. Ces derniers, lorsqu'ils sont revenus du combat, ont oublié de se purifier, ils n'ont pas pris un certain nombre de précautions pour réintégrer la vie ordinaire. Ils n'ont pas fait usage de rituels. Les exemples sont forts nombreux de peuples qui considèrent que le guerrier qui rentre chez lui risque de ramener la violence et qui obligent donc l'individu qui revient du combat à subir une quarantaine et à se purifier ; il suffit d'en citer quelques-uns. C'est ainsi que le cafre parti guerroyer ne peut rentrer dans sa cabane qu'après s'être lavé ; auparavant, il est réputé comme étant un être souillé. Le guerrier maori est impur pendant la durée d'une expédition armée, il ne cesse d'être tabou qu'après s'être purifié. Le Nandi, qui a tué un ennemi, doit attendre quarante jours avant de rentrer chez lui. Au Bechuanaland, l'homme, qui est en quarantaine pour cette même raison, ne doit toucher personne, et son ombre ne doit pas effleurer ses enfants. En Algérie, l'homme, parti guerroyer, a tout simplement réintégré la vie civile sans s'adonner à une quelconque purification, si bien que la société algérienne est, aujourd'hui, une société souillée dans son corps social. La violence est présente dans toutes les institutions, et elle n'apparaît pas comme un problème. Enracinée dans la structure profonde de la société et au cœur des hommes, elle est devenue un aspect banal de la vie sociale, elle n'a rien d'un tabou, elle est considérée comme licite en même temps qu'un fait insupportable.

Elle représente une valeur positive et préside sans cesse, malheureusement, aux échanges matériels et symboliques.

Violence et catégories mentales

La violence qui s'exprime, aujourd'hui, au sein de la société algérienne ne diffère guère de celle du guerrier massai, de l'homme des tribus Druzes, des Indiens Sioux ou des cow-boys du Far-West des américains du XIX^e siècle, qui avaient des catégories mentales culturellement et solidement édifiées pour identifier le bien et le mal, le pur et l'impur, le juste et l'injuste et faire justice. C'est une violence de l'homme, qui se fait vengeance lui-même : «Il prend la loi dans ses propres mains», comme l'affirme la langue anglaise. Il en est ainsi de l'homme algérien qui doit, aujourd'hui, pour maintenir sa protection et celle de sa famille, montrer encore une image publique de la force. Il doit exposer une image sociale de dureté et une réputation de rétorsion violente contre tout ce qui porte atteinte à son honneur.

Cette attitude, à l'égard de la violence en tant que mode d'action, a des origines dans un passé lointain colonial, nous dit Fanon, où l'indigène opprimé ne pouvait retrouver son humanité et reconquérir son identité défigurée, que dans une révolte sauvage et irrationnelle. Survient alors, selon Fanon, la violence pure et totale, qui «désintoxique», en jetant directement l'un contre l'autre colonisateur et colonisé. Cette attitude plonge, aussi, ses racines dans la culture des codes de l'honneur des contrées méditerranéennes et renvoie aux origines, à l'héritage, à la mémoire, à des formes de résistances. L'introduction de la loi et de l'ordre ne sont pas arrivés à enrayer ce type de comportement.

Einstein, dans une lettre, demandait à Freud en tant que spécialiste de l'âme humaine, s'il existait une recette pour prémunir l'homme contre la psychose de la haine et de la violence. Freud a répondu que le sujet était extrêmement difficile, qu'il n'était pas sûr d'avoir la réponse. Néanmoins, il y a deux manières qui permettent peut-être de s'approcher d'une réponse, ajoutait-il. La première consiste à encourager par tous les moyens possibles des échanges affectifs entre les êtres humains, à créer des liens ; la seconde était de trouver les moyens de faire s'identifier les individus les uns aux autres et les collectivités les unes aux autres, de trouver les moyens d'identification, les moyens d'obtenir que quand on projette sur l'autre un regard interrogatif, on trouve dans la réponse de ce regard les moyens de construire des projets ensemble.

Le contenu de cette lettre, qui nous est rapporté par R. Girard, met en exergue l'importance des échanges affectifs, du dialogue et de l'identification dans l'éducation et l'équilibre du sujet humain. En effet, le «dialogue» avec l'autre, qui est une disposition naturelle de l'homme vers la voie de la vérité, a disparu en Algérie : on ne veut plus écouter quelque chose de l'autre. Les jeunes ressentent, d'ailleurs, une profonde difficulté à dialoguer. Le système éducatif ne leur a appris qu'à discuter : opposer farouchement l'opinion de l'un contre l'opinion de l'autre. Pour les «échanges affectifs», on sait, en effet, qu'ils font fonctionner les structures cognitives en accélérant leur formation ou en les retardant, mais sans pour autant les modifier. Quant à l'«identification», on lui reconnaît une importance capitale dans la formation du moi. En effet,



Photo : D.R.

pour Lacan, le moi est un objet fait comme un oignon, on pourrait le peler et on trouverait des identifications successives qui l'ont constitué.

Violence et lutte pour la reconnaissance sociale

Toute vie en société est fondée sur la lutte pour la reconnaissance, c'est-à-dire la volonté d'affirmation de soi, d'une identité parmi les identités, et donc d'une différence. L'expérience de la non-reconnaissance entraîne un certain nombre de luttes sociales. En effet, «une société où tant de gens essaient d'obtenir le statut de victime pour obtenir une certaine reconnaissance ou un certain respect social est une société malade» (Habermas) Dans sa théorie de la *Lutte pour la reconnaissance*, le philosophe et sociologue allemand Axel Honneth insiste sur l'importance de la reconnaissance sociale comme condition nécessaire de toute socialisation : le besoin profond de l'individu d'être reconnu dans toute sa valeur humaine. La reconnaissance, chez Honneth, est une des conditions à l'exercice de la citoyenneté. Cet auteur élabore un modèle comportant trois valeurs de reconnaissance nécessaires pour la réalisation de soi. La première, appelée amour, est ce qui se rapporte aux liens affectifs unissant une personne à un groupe restreint. En effet, les liens affectifs jouent un rôle important dans l'acquisition de la confiance en soi, indispensable à la participation à la vie publique d'une collectivité. C'est seulement lorsque les liens affectifs sont forts et réciproques que s'affirme la «confiance en soi» et la «confiance en l'autre».

La deuxième valeur est du domaine de la reconnaissance juridique : être reconnu comme un sujet universel, dans ses droits, ses devoirs, sa liberté de choix et d'expression. Naît, alors, le «respect de soi» ; autrement dit, une conscience douée de discernement moral. Lorsque les règles implicites de reconnaissance mutuelle ne sont pas respectées et que les sujets font des expériences de déni de reconnaissance, alors se développent des sentiments moraux d'injustice. La troisième valeur touche les formes de reconnaissance mutuelle dans le monde social, on reconnaît l'autre et l'autre nous reconnaît comme

une personne : naissent alors, l'«estime de soi» (sentiment de sa propre valeur) et la «solidarité». La succession de ces trois formes de reconnaissance entraîne le développement progressif de la relation positive que la personne entretient avec elle-même. Elles se conquièrent et se conservent, nous dit Honneth, dans une succession de conflits pratiques, dans la lutte pour le droit au respect, le droit à la dignité humaine ; dans la lutte contre l'indifférence, l'injustice et l'humiliation, auxquelles les hommes peuvent être confrontés et qui ont leur source dans les structures organisées de la société, dans les «pathologies sociales». Aujourd'hui, la société algérienne peine à reconnaître l'individu dans certaines de ses capacités et de ses qualités. Critique et questionnements sont évacués. L'individu est dépossédé de la participation à des actes sociaux élémentaires. L'appartenance sociale est imposée de manière coercitive. Le lien social est un lien du type dictatorial. C'est une société, qui possède un arsenal étendu de procédés pour rabaisser, offenser, humilier, ignorer, voire mépriser la personne. Or, l'expérience du mépris (une rupture de l'empathie) peut envahir la vie affective des sujets humains au point de les jeter dans la résistance, l'affrontement social et le désarroi. L'expérience du mépris est à l'origine d'une prise de conscience, affectivement marquée, d'où naissent les mouvements de résistance sociale, les soulèvements collectifs, les

mouvements de protestation, les émeutes. On comprend alors tout l'intérêt de la théorie de la lutte pour la reconnaissance, pour la compréhension d'un phénomène comme la violence sociale. Honneth nous invite, en effet, à réfléchir, que toute société est confrontée, pour former le sujet moral, à travailler inlassablement à la construction de trois valeurs essentielles : la «confiance en soi», le «respect de soi» et l'«estime de soi» ; c'est-à-dire les trois niveaux de compréhension pratique, que le sujet a de lui-même pour réaliser l'intégrité de son identité existentielle et relationnelle. Dans cette perspective, les violences sociales, en Algérie, traduisent l'échec cuisant d'un système, qui n'a pas su mettre en place une authentique politique d'éducation pour former le sujet moral : le citoyen.

C'est donc à une violence profondément haineuse et persistante, à laquelle on assiste, difficile à démotiver puisqu'elle n'a pas de motivations explicites et à démobiliser puisqu'elle n'a pas de mobiles apparents. Issue d'une frustration systémique, c'est une violence qui ne disparaît pas, ne diminue pas, elle se transforme seulement.